

XYZ. La revue de la nouvelle



Une visite

Marc Rochette

Numéro 109, printemps 2012

Foutaises : de l'importance de ce qui est vain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65924ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rochette, M. (2012). Une visite. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (109), 46–51.

Une visite

Marc Rochette

— ALLEZ, arrête tes salades...

— Je n'invente pourtant rien.

— T'es vraiment sérieux ?

— C'est lui-même qui le dit.

— Mario ? Paranoïaque ? Adeptes de la théorie du complot ? Allons donc ! On ne vit ni dans une république de bananes ni sous une dictature. De quelle façon explique-t-il qu'on agisse de la sorte, peu importe l'identité de ce « on » ?

— Tu sais comment il est : l'air de ne pas attacher d'importance au pourquoi, il reste évasif là-dessus. Au moins, il ne tombe pas dans les explications faciles et démentes du type *X-Files*. Je suis convaincu qu'il ne remettra pas les pieds dans un cabinet de dentiste, pas même le mien, avant longtemps...

— ... parce qu'il craint d'être enlevé par une organisation clandestine.

— Je lui dis : « C'est vexant ! » Il répond : « Je ne veux pas t'offenser, mais tu ne peux pas vraiment te porter garant de tes associés. » Tu imagines ? Mon pote d'enfance qui refuse de recevoir des soins dans ma clinique...

— Pathétique, on se croirait dans un scénario genre *24 h chrono*...

— Comme Mario n'a aucune idée des motifs, il ne possède aucune certitude quant au moment où il sera en danger, alors il s'abstient d'entrer au vu et au su des gens par la porte avant d'un cabinet de crainte de ressortir par une autre porte à l'insu de tous. Plus de dentiste, plus de médecin, plus aucun spécialiste. Je me demande même s'il irait rencontrer le directeur de l'école de ses enfants. Il m'inquiète vraiment.

— Extra ! On vient de passer des rebondissements de la série B aux angoisses existentielles d'un scénario d'Oliver Stone.

— Oui, je sais, débile, mais prends la situation au sérieux,

— Non, non, non. Ça suffit. Tu te fous de ma gueule là, c'est clair. Tout ça est risible, tout ça est trop... trop !

— Écoute, si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à le lui demander, il te le dira. Non, ne lui demande pas, il saura que ça vient de moi. Aborde la question en douce et il te le confiera. Je te connais, tu peux monter un baratin assez convaincant.

— Baratin ? Moi ? T'as du culot de me parler de baratin alors que tu me montes un tel bateau à propos de notre ami d'enfance.

— Je te jure : Mario est vraiment convaincu qu'il court un grave danger s'il a le malheur de mettre les pieds dans une banale salle d'attente. Ça ne me plaît pas, mais alors là pas du tout, c'est pourquoi je t'en parle. J'ai tout essayé pour le raisonner. C'est ton tour.

— ...

— Tu vois qu'il ne va pas bien, que malgré son air serein et sa placidité légendaire, cette rupture lui pèse de plus en plus. Je n'aurais jamais cru qu'il commencerait à perdre contact avec la réalité. Il va falloir qu'on pense sérieusement à lui changer les idées.

— Qu'on relance l'idée d'un voyage de golf entre hommes par exemple ?

— Pour commencer. Ça ou bien le trek de la quarantaine, que ce soit au Kilimandjaro, au Machu Pichu ou encore à Zion.

— OK. Je lui en glisse un mot et on s'en reparle tous les trois au hockey la fin de semaine prochaine.

— Excellent. Quant à nous deux, on se revoit jeudi.

* * *

En sortant du bistrot, Pierre ne peut s'empêcher de se projeter à la place de Mario. Ce n'est pas tant la rupture avec sa femme que ce dernier digère mal, ça, il a bien eu le temps de le voir venir et de se faire à l'idée que ça valait mieux pour tout le monde. Il sait que son ami souffre surtout d'être coupé de ses enfants, comme lui-même en pâtirait dans la même 47

situation. Il a beau comprendre que les enfants ont opté à la fois pour la stabilité et pour le confort en choisissant de vivre avec leur mère, il ressent presque le sentiment de rejet — de faillite ! — vécu par Mario. Il s'en trouve d'autant plus inquiet pour son ami. Et il doute soudain que, peu importe le voyage qu'ils entreprendront tous les trois, cela suffise à panser l'âme blessée d'un père.

Mais tout de même ! De là à voir un complot derrière une salle d'attente !

Un souvenir, pourtant, après avoir tourné en périphérie de sa conscience pendant un bout de temps, finit par émerger de sa mémoire et lui indique un précédent.

C'était l'été, ils devaient avoir douze ou treize ans puisqu'on les avait laissés seuls, sans gardienne, chez la grand-mère de Mario. Elle habitait à deux coins de rue de chez lui, juste à côté du parc, et ils se retrouvaient souvent là pour un rafraîchissement, pour une collation ou pour se mettre à l'abri. Ce jour-là d'ailleurs, l'orage s'annonçait, alors lui et Mario étaient entrés et jouaient au sous-sol, sans doute avec le vieux jeu de hockey sur table du père de Mario, tellement vieux en fait que les couleurs en avaient été effacées, usées par d'innombrables joutes mémorables en hommage à Wayne Gretzky ou Guy Lafleur. Il n'y avait à vrai dire pas d'autres raisons de se trouver dans ce sous-sol sans fenêtre, imprégné d'une odeur de boule à mites et sans autre utilité que de servir de rangement. Pierre croit se rappeler qu'il n'y avait ni chaise ni canapé, que des étagères ou des caisses partout autour hormis près de la cage d'escalier d'où leur provenait un peu de lumière du jour, et une table, seule et vide, au beau milieu de la pièce. Mais il n'a jamais oublié la luminosité et les sons perçus ce matin-là ; tout cela afflue dans sa mémoire pendant qu'il marche dans la rue sous un ciel radieux. D'abord, la lumière avait rétréci l'espace autour d'eux au fur et à mesure que le soleil s'estompait derrière les nuages noirs, devenait ombre puis souvenir, et que seules les lampes à incandescence diffusaient des îlots circonscrits de clarté dans la pénombre grandissante. Puis, il y avait eu une hausse

d'intensité des ampoules, très soudaine et très rapide, jusqu'à atteindre un éclat presque insoutenable avant de s'éteindre complètement pour les laisser dans l'obscurité la plus totale. Ensuite, comme si on devait pallier l'absence d'information visuelle, un cri strident avait retenti, à la limite du supportable. Au bout d'un certain temps, Pierre avait fini par entendre une lamentation plutôt qu'un cri, un gémissement déchirant et atroce, qui révélait une terreur profonde, une horreur incontrôlable chez son ami. Pierre pensa à une blessure, puis à une créature surgie des ténèbres pour happer Mario. Et malgré la chair de poule et les sueurs froides qui s'étaient emparées de lui, Pierre réussit à écarter ces idées démentielles et à trouver la détermination nécessaire pour étendre le bras et toucher Mario. Qui ne broncha pas dans un premier temps, le gémissement s'étirant, couvrant tout l'espace entre eux. Et Pierre réussit à dire, dans un souffle : « Mario. » Alors, l'intensité du cri de celui-ci diminua, de plus en plus perceptiblement, avant de s'arrêter net, aussi sec qu'il avait commencé. Dans le silence tout aussi irréel qui s'ensuivit, Pierre finit par convaincre Mario de se lever, de marcher et de remonter vers la lumière faible mais rassurante du rez-de-chaussée.

Mario finit par s'excuser, des jours plus tard. Il lui était visiblement difficile de parler de sa peur malade de la noirceur avec son ami, mais il tenait à le remercier de son aide. Ni l'un ni l'autre n'avait jamais abordé la question de nouveau ni mentionné l'événement à qui que ce soit d'autre. L'épisode était clos.

* * *

Jeudi matin, Pierre se rend à la clinique de son ami dentiste. Nettoyage annuel. Il ne peut s'empêcher de repenser à leur conversation du début de la semaine. Il regarde autour de lui à la recherche d'éléments qui pourraient éclairer les délires mythomaniques de Mario. Il a beau faire preuve d'imagination, il ne trouve rien : ni la possibilité que le monsieur qui le 49

précède — la cinquantaine, court et rond, crâne dégarni, veston bleu en mauvais tissu — soit un espion dont le régime chercherait à se débarrasser ou un dangereux opposant politique, ni de raisons pour lesquelles la vieille dame ou la mère et son garçon d'une dizaine d'années devraient disparaître, ni de motifs de convocation permettant de comprendre comment fonctionnerait un tel système puisque les gens viennent ici volontairement et aléatoirement. À moins que ce ne soit une organisation de trafic d'organes ? Peu importe l'âge et l'état de santé des gens qui se présentent, il y aura toujours une partie récupérable et commercialisable... Mais une mécanique d'approvisionnement régulier de la sorte serait vite mise à jour, il reste toujours des proches qui sonneraient l'alarme.

La seule caractéristique qui pourrait rendre cette salle-ci suspecte semble être sa parfaite insignifiance, sa banalité. C'est un peu mince pour échafauder une théorie, aussi farfelue soit-elle. À moins peut-être de se nommer John le Carré. Et Pierre, ayant justement apporté avec lui le dernier opus de l'auteur anglais, se dit que son temps serait mieux investi s'il en reprenait la lecture.

* * *

— Alors tout est beau. La petite tache apparue sur ta dent n'est qu'une décoloration naturelle de l'émail. Rien d'inquiétant, la dent demeure saine. Nous allons quand même demeurer vigilants : en général, une seule dent est affectée, mais si le phénomène se reproduit, il faudra investiguer plus avant. Des questions ?

— Merci, oui : des nouvelles de Mario ?

— Non, rien. Je lui ai envoyé un texto hier après-midi, mais il n'a pas répondu.

— Peut-être ont-ils trouvé le moyen de le kidnapper sans passer par une salle d'attente ?

— Pierre, je t'en prie.

— T'as raison, désolé. Ça me fout aussi les jetons, ou le
50 cafard, ou les deux, je ne sais pas trop.

— Allez, je te laisse, je dois voir mes autres patients. N'oublie pas de prendre ton prochain rendez-vous en sortant.

— Me parles-tu de ce stratagème mis en place pour nous occuper l'esprit pendant qu'on nous extorque nos maigres économies ?

— À te regarder l'abdomen, mon vieux, elles ne doivent pas être si maigres que cela... Bonne fin de semaine !

— OK, ciao, à dimanche à l'aréna.

* * *

Après avoir réglé sa note, Pierre est dirigé vers une cage d'escalier aveugle dont il ne connaissait pas l'existence. Après avoir descendu un palier, il découvre qu'il a oublié ses gants, sans doute sur le bureau de la secrétaire. Il revient sur ses pas et se bute à une porte verrouillée. Contrarié, il reprend la descente en se disant qu'il va devoir faire le tour du bâtiment pour les récupérer. Au palier suivant, la porte ne cède pas plus que la précédente. Alors qu'il commence à s'interroger sur les motifs qui pourraient justifier qu'on verrouille les portes de tous les étages, il accélère le pas et prend conscience que tous ceux qui l'ont précédé dans la salle d'attente ne sont pas repassés devant lui par la suite.

Il se demande s'il est arrivé quelque chose à Mario.